

Séminaire “Modèles” 2001-2002

ELÉMENTS DE CONCLUSION

Jacques Fontanille

Préambule

La question posée initialement était celle de la modélisation interne aux discours, celle des conditions d'émergence d'une méta-sémiotique interne dans les actes mêmes de l'énonciation.

L'espoir et l'hypothèse qui sous-tendait cette question, c'était d'approcher ou d'ébaucher une nouvelle définition de ce qu'est un “langage”, redéfinir les conditions d'émergence d'une méta-sémiotique pour l'ensemble des sémiotiques objets, y compris non-verbales.

La formulation adoptée, pour poser cette question liminaire, était celle de la typologie de la “conversion” des structures textuelles hétérogènes, notamment les conversions connotatives et méta-sémiotiques.

Etant donné le principe fondamental et constitutif de l'hétérogénéité discursive, on postule en effet que c'est sur cette hétérogénéité même que se bâtit la signification des discours, et bien sûr, tout particulièrement à partir des diverses formes du traitement et de la résolution de cette hétérogénéité.

Dans la perspective d'une “stabilisation du sens” dans l'interprétation, dans un premier temps, l'hétérogénéité est traitée comme variation, et la résolution de l'hétérogénéité, comme recherche des invariants (variation des “modalités” sémiotiques, et invariants des types sémiotiques ; variation des plans d'énonciation, et invariants des systèmes de valeurs, etc.).

Parmi tous les scénarios de “résolution de l'hétérogénéité”, certains se détachent tout particulièrement, en raison des deux valences qu'ils exploitent : la valence de cohérence d'un côté et la valence d'adéquation de l'autre, qui semblent au centre de la tension épistémologique. D'où, sous le contrôle de ces deux valences, la formation de quatre types de “modes de résolution”, de quatre types de “conversion” sémiotique :

- la conversion “connotative” procède par stabilisation d'invariants propres à une énonciation particulière ;

- la conversion “méta-sémiotique”, qui déstabilise les invariants propres à une énonciation particulière pour engendrer une autre stabilité, englobante et extérieure ; le passage de l'une à l'autre étant assuré notamment par la “crise alternative”, l'événement méta-sémiotique par excellence ;

- la conversion “intuitive”, qui est une conversion “nulle” qui stabilise les variétés comme

variétés et les invariants comme invariants, une stabilisation par pure redondance ;

- la conversion “morpho-dynamique”, qui est une conversion totale, et qui stabilise la forme globale du tout grâce à une déstabilisation radicale de tous les phénomènes locaux : la seule règle invariante, au niveau local, c’est la variation, au sein de laquelle se produisent parfois des “stabilisations” accidentelles, qui donnent lieu à l’émergence de formes globales.

On a tenté de montrer, en particulier que, dans cette formulation, ces différentes résolutions de l’hétérogénéité discursive formaient non seulement un ensemble interdéfini, mais pouvaient donner lieu à des parcours. Rapportées aux actes d’énonciation, notamment, on a vu comment les effets de subjectivité pouvaient se stabiliser et être dépassés sous forme de sémiotiques connotatives, et comment les sémiotiques connotatives pouvaient être elle-mêmes mises en crise pour faire place à des méta-sémiotiques.

Ce point, tout particulièrement, a été illustré et en partie validé par Denis Bertrand quand, à propos de Montaigne, il a montré comment on pouvait passer :

- des effets de subjectivité (scénarisation de l’énonciation) ;
- à une sémiotique connotative plus stable, qu’il appelle le “registre”, et qui consiste pour l’essentiel à corrélérer systématiquement les précédents avec les modes d’inscription du thymisme dans la forme linguistique ;

- et enfin dans une dernière étape, qui dépasse le seul texte analysé, mais qui fait intervenir les *Essais* dans leur ensemble, et probablement toute leur postérité, une méta-sémiotique se dessine, qui est le genre autobiographique.

Cette question générale, ainsi formulée, a reçu quelques réponses directes ou indirectes, inégalement, et a suscité, comme c’est toujours le cas, des réponses à des questions qui n’étaient pas posées.

Je commencerai par les premières, puis je terminerai avec les secondes.

Les premières concernent essentiellement :

- la réflexivité, comme propriété centrale de toutes les opérations énonciatives engagées dans la résolution de l’hétérogénéité.

- la stabilisation typiquement “iconique” des sémiotiques connotatives

Les secondes peuvent se ramener à une seule : le séminaire 2001-2002 nous a proposé une réflexion presque continue sur la modélisation de l’acte, de l’action et de l’activité, disons, globalement, de l’ “agir”.

La réflexivité

Dans le passage des “conversions sémiotiques” aux opérations énonciatives, ce que je

proposais justement, c'était une réinterprétation des "conversions sémiotiques" en types de réflexivité : la réflexivité "redondante" (intuitive), la réflexivité semi-symbolique (connotative), la réflexivité traductive (méta-sémiotique) et la réflexivité généralisée (morpho-dynamique).

DE L'OSTENTION À LA RÉFLEXIVITÉ

On trouve une trace de réflexivité (peu soulignée par l'auteur, mais "encatalysable" à partir de son exposé) dans la contribution de Zilberberg, consacré à la peinture et à la couleur, ou, plus précisément, à la couleur des peintres.

Quand il a été question du traitement du geste en peinture, CZ a invoqué une "hypotypose", au sens où le regard se persuade qu'il voit le pinceau et le geste dans la touche : comment pourrait-on parler d'hypotypose si on ne supposait pas, préalablement, que la touche est un effet de subjectivité picturale qui prend peu à peu rang de sémiotique connotative ? Comment pourrait-on parler d'hypotypose si on ne supposait pas une opération énonciative, un marquage par redondance, puis une relation semi-symbolique, entre les propriétés de la touche d'un côté, et celles du geste et du mouvement du pinceau, de l'autre.

Ce que CZ appelle l'hypotypose, c'est exactement la dose nécessaire d'emphase redondante, d'affichage par ostension, et de motivation par réflexivité, requise pour stabiliser la sémiotique connotative, qui permettra ensuite de considérer comme "reconnaissable", "authentifiable", le geste du peintre à travers les propriétés observables de la touche.

RÉFLEXIVITÉ ET OSTENTION

Grice distingue parmi tous les systèmes de signes ceux qui sont des langages par la seule propriété de la "réflexivité" : seuls les langages fonctionnent comme des systèmes de signes qui s'affichent en tant que systèmes de signes : c'est ce qu'il appelle la propriété "ostensive".

Grice suppose donc qu'il existe des systèmes sémiotiques qui ne pourraient fonctionner qu'en s'affichant comme tels, alors que d'autres ne pourraient fonctionner qu'en restant discrets ou secrets. Les premiers seraient les "langages", et il ne pourrait y avoir de méta-langage (cet "affichage" du statut de langage) que pour les systèmes sémiotiques à capacité ostensive.

Il est bien clair que, dans une perspective de communication parfaite, idéale et irénique, un langage doit, pour être reçu et compris, être ostensif et réflexif ; mais, si d'autres systèmes sémiotiques peuvent fonctionner sans cette condition, c'est justement parce qu'ils se situent dans une autre conception de la communication ; Grice donne l'exemple du bluff au poker : certes,

le contenu du bluff, tout comme le fait que l'on bluffe ou pas, doivent rester secrets et indécidables; pourtant, entre joueurs de poker, justement, le bluff fait partie du mode de communication le plus ordinaire, et on n'imagine pas un joueur, même peu averti, qui n'intégrerait pas dans ses calculs le fait que ses partenaires puissent bluffer : de fait, c'est le cas où quelqu'un croirait au premier degré que les autres joueurs agissent conformément au jeu qu'ils ont en main qui serait l'exception. Apparemment, Grice, que ce soit parce qu'il est un joueur de poker naïf, ou parce qu'il est obnubilé par la question de la transparence de la communication, n'imagine pas qu'on puisse par convention échanger des messages mensongers et des simulacres, et que cela constitue même un code partagé, affiché comme tel, et faisant l'objet de calculs interprétatifs.

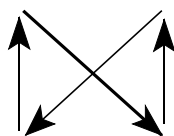
Grice pose explicitement une équivalence entre l'*intentionnalité sémiotique* et l'*intention de communiquer*, équivalence discutable s'il en est. En revanche, il reste parfaitement pertinent de s'interroger sur le degré d'accessibilité de l'intentionnalité (en bref, de la signification) du discours. Dit encore autrement, l'hypothèse de la "modélisation interne" est une hypothèse insuffisante, quand elle est croisée avec celle de l'ostension sémiotique, car elle ne couvre qu'un seul cas de figure : à savoir celui où le discours nous "aide" à construire sa signification ; ce cas de figure existe sans doute, mais en faire le cas général serait tout aussi naïf et éloigné du fonctionnement réel du discours que la conception du bluff au poker chez Grice.

Si on se reporte à la proposition d'Anne Beyaert, qui consiste à faire de l'"organique" un modèle du pictural, un modèle possible pour une partie des sémiotiques visuelles, il faut tout de suite se demander quel accès il nous offre à la signification ; on pourrait montrer sans difficulté, en reprenant les exemples et les analyses d'AB, qu'il n'est pas sûr que ce soit toujours un "modèle", au sens d'une ostension de la structure ; l'organique, en peinture, est bien souvent du côté de l'énigme, du paradoxe ou du cryptage (d'où, par exemple, l'effet surréaliste des "montres molles" de Dali). Certes, il s'agit d'un modèle du statut actantiel de la peinture, mais d'un modèle à déchiffrer : la dimension temporelle, notamment, celle qui est impliquée dans la déformabilité des structures organiques, est à reconstruire, pratiquement, contre la représentation picturale elle-même. De fait, cette modélisation actantielle se présente comme une provocation, une sorte de métaphore insoluble (insoluble au sens de Ricoeur, au sens où la résolution de la contradiction est infinie) de l'actant. L'organique en peinture s'inscrit dans cette très ancienne tradition de la fonction magique de l'image : la dernière touche apportée au portrait de Dorian Gray ôte la vie à son modèle charnel ; la dernière touche apportée au paysage maritime par Wang-Fo (chez Marguerite Yourcenar) anime la mer qui envahit le palais de l'empereur et emporte toute la cour dans les flots ; de même la déformabilité inscrite dans l'objet contient en germe la conversion de la peinture en autre chose : la vie même, l'animation impossible de l'image.

Le cas de l'ostension n'est qu'un des modes possibles de l'accès à la structure signifiante; bien d'autres stratégies étant envisageables, une autre typologie des "modes de réflexivité" doit être envisagée.

Ostension
(MODÉLISATION
INTERNE)

Inaccessibilité
(HERMÉTISME)



Accessibilité
(CRYPTAGE)

Occultation
(OPACITÉ,
OCCULTISME)

L'hermétisme est le cas où la structure discursive est conçue pour résister à toute construction de sens ou de quelque méta-sémiotique que ce soit. L'opacité prépare l'hermétisme, et elle en est donc le complémentaire, mais sur un registre qui interdit aussi toute modélisation interne : on peut certes appliquer au discours opaque et occulte des modèles externes (d'où l'occultisme, comme cas particulier), mais le modèle interne reste hors de portée.

L'ostension, bien sûr, est l'exhibition des modèles internes : c'est la réalisation la plus fréquente de ce qu'on appelle une "méta-sémiotique". Le cryptage la prépare, paradoxalement, car il part de l'hypothèse que le modèle interne (à construire) est dans un certain rapport de déformation cohérente (à découvrir) avec les modèles externes : c'est justement cette déformabilité intégrée qui m'incite à placer l'organique de AB du côté du cryptage.

Le cryptage est donc le contradictoire de l'hermétisme, puisqu'il restaure la possibilité d'une méta-sémiotique interne ; et l'opacité est le contradictoire de l'ostension, parce qu'elle compromet l'exhibition de la méta-sémiotique interne.

La modalisation interne, soumise à la discussion critique des notions de réflexivité et d'ostension énonciative, prend donc une dimension stratégique : c'est même, bien souvent, le principe même d'une école ou d'un mouvement artistique. Dans le cas de la peinture hyperréaliste, le principe est celui de l'exhibition d'un modèle de la représentation visuelle, celui de l'empreinte photographique (analogique par correspondance point par point entre les divers éléments du modèle référent et de l'image), mais cette exhibition ne fait sens, justement, que parce que la représentation effectivement réalisée est d'un autre type (analogique par convention iconique). Et même, elle ne fait sens que par qu'elle est excessive : la correspondance photographique est plus saillante et apparente que dans une photo, l'image est parfaite, son grain le plus fin, sa netteté presque idéale, etc. D'où l'ostension.

La modélisation interne ouvre donc des fausses pistes, autant que les bonnes, elle fait

semblant, elle trompe et dérouté, elle dissimule et elle pose des énigmes à résoudre.

Ce serait donc plutôt cette propriété stratégique plus générale qui serait en cause, et non les réflexivité ostensive au sens strict. De cette correction (par rapport à l'hypothèse initiale, telle qu'elle était formulée en début d'année) on peut voir deux manifestations explicites, respectivement, dans l'exposé de Stewart et dans celui de Beyaert (cf. Supra).

Chez Stewart, pour commencer, on constate que, par exemple, la guêpe fait des choses compliquées (une sorte de "savoir-faire" de bas niveau, mais sophistiqué, comme la construction d'un nid), mais qu'elle ne sait pas qu'elle le fait (un peu comme l'opérateur de l'activité pour Wettengel, cf. Infra) : elle n'a pas de plan, elle recommence à faire un nid si on fait une ouverture dans le nid qu'elle vient de faire, etc. Il y a donc quelque chose qui a une "signification" pour les congénères et pour l'observateur, de deux manières différentes, mais cette "signification" reste indécidable, indécodable, faute de réflexivité ; ce n'est en tout cas pas une signification pour l'agent lui-même.

Mais, par ailleurs, Stewart nous explique que la première grande transformation, dans l'action animale, c'est celle qui consiste à remplacer des actions sur l'environnement par des actions sur les congénères (ou sur les adversaires, ou sur d'autres espèces) ; plus précisément, il s'agit de comprendre ce qui se passe quand des actions sur l'environnement fonctionnent comme des actions sur les congénères ou sur d'autres espèces.

Ce point mérite examen et distinction : si on dissocie "réflexivité" et "ostention", tout comme on dissocie "intentionnalité" et "intention", on s'aperçoit que la totalité du système d'interactions entre les innombrables actions locales d'une seule ou de nombreuses guêpes est dotée d'une forme de réflexivité, qui lui permet d'aboutir à la production d'un nid : un "se faire" non actif, (le nid "se fait", alors que chaque partie, localement, "est faite" les guêpes). Le passage d'une transitivité locale, à une réflexivité globale, toutes deux purement syntaxiques, est le seul moyen de comprendre comment de micro-interactions peuvent produire de macro-formes. D'une certaine manière, c'est aussi ce qui se passe dans l'organique et le vital en peinture : le passage d'une transitivité picturale locale à une réflexivité vitale globale.

Mais, dans le cas tout particulier de la construction du nid par l'insecte, cette transformation de la nature syntaxique du prédicat de transformation est accompagnée par celle de la nature de l'interaction : pour que le nid "se fasse", il faut que chaque action particulière qui "fait" le nid fonctionne aussi comme un signal pour la guêpe et pour ses congénères, signal de ce qui a été fait, de ce qui se fait et de ce qu'il y a encore à faire.

RÉFLEXIVITÉ ET MORPHO-DYNAMIQUE

On a beaucoup parlé, avec Jean Petitot, de cette tension entre les interactions locales et les formes globales : le principe général de l'explication morpho-dynamique repose en effet sur le principe général de la diffusion d'une modification locale d'un système de paramètres, jusqu'à une modification de la forme globale du système. Autrement dit, l'explication morpho-dynamique repose sur la détermination locale, au niveau micro-structurel, des changements de forme globale, observables et sensibles au niveau macro-structurel. Mais, tout comme le nid, la dune, comme forme globale, ne peut se comprendre sans une certaine réflexivité générale du système qui la définit : le principe même de l'émergence d'une forme à partir d'une multitude d'interactions locales déterministes (les mouvements des grains de sable et le vent) implique que la dune "se fasse", en même temps que les grains de sable en mouvement "font" la dune.

Plus généralement, l'identification d'une forme stable et perceptible présuppose la réflexivité du processus qui la constitue : ce serait en somme une des conditions minimales de la "prise de forme" telle que la conçoit JFB.

Ce qui nous conduit directement à l'iconisation des modèles.

La parenthèse iconique

On a déjà remarqué qu'une partie des types de réflexivité faisait appel la formation d'icônes, au sens de "formes stabilisées et reconnaissables" : c'est le cas de la redondance dans les conversions "intuitives", c'est le cas aussi dans l'hypotypose chez CZ, et c'est le cas encore dans la définition des "registres" chez DB, puisque le registre stabilise des effets d'énonciation subjective en une organisation textuelle identifiable. C'est le cas, plus généralement, de la stabilisation des sémiotiques connotatives grâce aux systèmes semi-symboliques.

Le séminaire nous offre plusieurs autres éléments de réflexion en ce sens, dans la perspective dessinée au départ, celle de la "modélisation interne".

Claude Calame a consacré l'essentiel de sa démonstration au caractère "iconique", "interne", et non "méta-sémiotique" des modèles anthropologiques. La position de principe est celle d'une sémiotique des cultures, ou plus précisément des mécanismes de modélisation inter-culturels et inter-discursifs ; plutôt que de poser la transcendance hiérarchique du discours théorique sur le discours culturel (le rite, les pratiques symboliques), la perspective inter-culturelle consiste à examiner comment se fait la traduction d'une pratique rituelle au cours du passage à l'intérieur du discours anthropologique, considéré lui-même comme une pratique symbolique et culturelle propre à un groupe humain identifiable et délimité.

Dans cette perspective, les modèles sont des "fictions" (donc figuratifs et semi-iconiques) élaborées dans le discours d'une culture pour en comprendre une autre : il y a alors une mise en

scène discursive, qui assure la traductibilité, sans méta-langage externe. Autrement dit, si le modèle reste intra et inter-discursif, il est de fait iconique ou “semi-iconique” : dans l’interaction entre les deux discours, quelque chose se stabilise, est reconnu et dénommé.

Un autre point de vue est exprimé par JFB quand il défend la nécessité d’un processus de “prise” : une des définitions proposées, parmi plusieurs successives dans les interventions de JFB dans le séminaire, est celle d’un processus de sélection ; étant donné un objet quelconque, qui est constitué d’une multitude d’images virtuelles, la “prise” iconique pourra être comprise comme soustraction d’une partie de ces images virtuelles, de manière à ce que seules demeurent les images pertinentes.

Si on reporte cette définition à une perspective inter-discursive, et notamment à une des dimensions de l’hétérogénéité discursive, celle de l’intertextualité, alors on voit la parenté entre la position de Calame et celle de Bordron : l’iconicité du modèle résulte directement de la résolution de cette hétérogénéité-là, de la traduction d’un régime de pertinence en un autre régime de pertinence, lors du passage d’un univers de discours à l’autre. JFB ne se place pas dans une position inter-textuelle, mais il est néanmoins possible de le faire parler sur cet horizon.

Une question épistémologique plus générale est apparue lors de l’exposé de Petitot. Le principe selon lequel les changements de formes globales seraient entièrement déterminés par de micro-modifications des paramètres locaux induit un important déficit (Petitot dirait “un déficit dramatique”) de la puissance descriptive du modèle. Une explication générative entièrement déterministe passe directement d’une micro-modification à un changement radical de forme globale ; des formes qui ne présentent aucune parenté observable sont engendrées à partir d’infimes variations de paramètres initiaux. La radicalisation de l’explication déterministe affaiblit donc considérablement le pouvoir descriptif du modèle.

Certes, on a bien vu qu’entre la modification des paramètres initiaux et le changement de forme globale, le processus de “diffusion” se heurtait à des résistances du substrat, qui expliquent la formation de discontinuités et de bifurcations, lesquelles, progressivement, donnent lieu à des formes incomparables entre elles ; mais elles l’expliquent au sens de “elles permettent de les calculer” ; en revanche, elles ne l’expliquent pas au sens de “elles permettent de décrire par anticipation les propriétés observables de la forme qui en résulte”.

En outre, le principe de “réflexivité” de la forme stabilisée permet d’envisager une lecture rétroactive du processus : au lieu de se demander comment les modifications des paramètres initiaux et les résistances du substrat “font” la forme (= fort pouvoir explicatif + faible pouvoir descriptif), on est en droit de se demander comment la forme “se fait”, comment elle “prend”, dirait JFB : et c’est alors, dans le discours même de Petitot, qu’apparaissent, rétrospectivement,

des “scénarios d’évolution type”, des parcours identifiables qui sont chacun supposés caractériser la manière dont “telle” forme se fait, et pas telle autre.

Et ces parcours identifiables, ces scénarios d’évolution ne sont plus des instruments de calcul et de prévision, mais des instruments de description : on voit alors se dessiner une zone intermédiaire dans la détermination de la “prise de forme” : une zone dont les éléments sont définis à partir du principe de réflexivité de la forme stabilisée, et dont la nature est “iconique” (au sens de parcours isolables, caractérisables et reconnaissables).

La construction de ces scénarios types est une activité sémiotique, dont on voit alors clairement l’articulation avec l’explication générative déterministe, et en même temps la différence. On pourrait même dire qu’il y a là une grande parenté avec le fonctionnement du parcours génératif sémiotique : la générativité greimassienne, à la différence de la générativité chomskienne, n’a jamais prétendu être en quelque manière totalement déterministe, et elle n’a jamais ni pu ni voulu (contrairement à ce que Jacques Géninasca a dit du carré sémiotique) expliquer directement et exclusivement les changements globaux des formes discursives, au niveau macro-structurel, par de micro-modifications au niveau sémantique profond ; elle a toujours su et voulu conserver un pouvoir descriptif, et pour cela, elle a disposé un certain nombre de “scénarios types intermédiaires”, tels que les programmes narratifs, les schémas canoniques, les scénarios actantiels, etc.

La tentation de l’explication générative entièrement déterministe est revenue avec la théorie des modalités, mais elle a aussitôt été corrigée et complétée, pour augmenter le “pouvoir descriptif”, par l’analyse des passions, qui a réintroduit des “scénarios types” entre, d’un côté les micro-modifications modales, et de l’autre, les changements globaux de formes discursives.

Le caractère “iconique” des modèles intermédiaires est donc une condition nécessaire de l’épistémologie sémiotique : c’est, de fait, ce qui sépare une pure et dure “sémio-physique” d’une sémiotique du discours et des cultures. Le domaine du “sémiotique proprement dit”, eu égard au projet morpho-dynamique global d’une sémio-physique, correspond très précisément à cette “parenthèse iconique” de l’activité de modélisation, cette recherche des scénarios d’évolution différentiels.

L’évocation du caractère semi-iconique des modèles intégrés au parcours génératif donne à réfléchir : si le projet chomskien était strictement algorithmique et entièrement déterministe (du moins à l’origine) c’est parce qu’il avait évacué la signification, en postulant l’équivalence sémantique de toutes les étapes de la générativité linguistique ; en revanche, si le projet greimassien ne pouvait être déterministe en ce sens là, et si les différents niveaux du parcours génératif accueillent des “modèles semi-iconiques” (qui nourrissent les “scénarios types d’évolution”) c’est justement parce qu’il intégrait de plein droit la signification.

Mon hypothèse est donc qu’il y a un lien épistémologique direct et nécessaire entre

(1) d'une part l'insignifiance des modèles, leur caractère strictement déterministe et d'autre part leur a-iconicité ;

(2) d'une part, le caractère signifiant des modèles, leur pouvoir descriptif, et d'autre part leurs propriétés "semi-iconiques".

Les modèles de l'agir

Je terminerai donc avec l'imprévu (sinon l'imprévisible) : à savoir une forte récurrence des réflexions sur l' "acte", l' "action" et l' "activité".

Il y a probablement une explication à cela : la perspective de la "modélisation interne" n'est accessible que si on s'intéresse au discours en acte. De ce point de vue, la contribution de DB est exemplaire, puisque la question du genre autobiographique y est posée très précisément comme "émergence de forme", et non comme "application de normes". Je ne sais pas si DB a voulu nous dire que, du point de vue de l'histoire littéraire, Montaigne est un des "inventeurs" du genre autobiographique, mais peu importe en l'occurrence : il nous a surtout montré comment "prenait forme" un genre, qu'il soit natif, préexistant ou déjà fixé, dans le mouvement même de l'énonciation. Même à propos de Montaigne, il aurait été possible d'aborder le genre comme un système d'instructions, comme un principe classificatoire déterminant et contraignant, préalable à l'écriture, en somme à la manière de Rastier. La conséquence méthodologique de la position adoptée par D.B., c'est que l'émergence de la forme d'un genre devient une séquence constitutive du discours lui-même (notamment sous la forme d'une description du passage de la mise en scène énonciative à un "registre" fortement ancré dans les avatars actantiels de la chair souffrante). En somme, une fois de plus, le pouvoir descriptif est conquis dans une tension conflictuelle avec le pouvoir explicatif d'une contrainte extérieure à la forme sémiotique elle-même.

Revenons donc maintenant aux "modèles de l'agir".

MODÈLES DE L'ACTION

Louis Panier s'intéressait à la parabole comme "modèle de la narrativité" ; l'étude proposée, de fait, montrait plus précisément comment dans la parabole des "mines", le maître, s'appuyant sur son pouvoir de sémiotisation des choses, élabore lui-même le modèle de l'histoire racontée : quand une mine déposée a été multipliée, en échange du nombre de mines restituées, le maître donne le pouvoir sur autant de villes ; quand une mine déposée est restituée telle qu'elle, elle est reprise, sans rien en contre-partie, et donnée à quelqu'un d'autre.

Cette arithmétique de la spéculation financière recouvre, on l'a vu dans la discussion avec Panier, deux formes de vie différentes : une forme de vie reposant sur l'équale répartition des droits et devoirs, sur des relations de confiance intersubjective "de plain pied" (quand on vous confie une somme, vous gardez la somme et vous la rendez quand on vous la demande) ; et une forme de vie reposant sur le dévouement, sur une relation hiérarchique entre destinataire et destinataire (donc pas entre sujets de rang égal), et sur la rémunération de ce même dévouement, de ce travail accompli dans l'intérêt du maître.

Il y a modélisation de l'action au sens, très précisément, où le passage d'une forme de vie à l'autre est saisi au moment de la "crise alternative", au moment où la forme de vie "de fond", d'usage, est réfutée et suspendue par l'apparition de la nouvelle forme de vie. C'est bien en effet un des principes de construction des paraboles que de mettre en scène, dans l'anecdote elle-même, le conflit et la substitution entre deux formes de vie.

Chez Paolo Fabbri, ce n'est pas la parabole mais la guerre qui a ce pouvoir de modélisation, puisque, comme il le rappelait, elle recatégorise tous les paramètres sémantiques (par exemple ceux de la vérité et du mensonge), et elle installe une nouvelle "forme de vie" qui virtualise provisoirement toute autre possible.

On observe curieusement, dans le discours de Fabbri, quelque chose qui ressemble au modèle du nid ou de la dune. Tout d'abord, au niveau micro-structurel tout comme au niveau macro-structurel, s'impose le modèle du "conflit", entre la force et la contre-force, entre l'actant et l'"obstant" ; puis, dans un deuxième temps, on passe au modèle de la stratégie, qui fonctionne toujours aussi bien au niveau des interactions locales qu'à celui de l'interaction globale, mais à un niveau supérieur : l'actant intègre dans la programmation de sa propre force l'existence de la contre-force ; mieux encore, il nourrit sa propre force grâce au détournement de la contre-force à son profit : on voit alors se former des solidarités structurelles de niveau supérieur à celles du conflit proprement dit. Enfin, apparaît le modèle de la mêlée, et nous sommes alors obligés de dissocier le niveau micro-structurel et le niveau macro-structurel : à ce niveau d'intégration supérieur, un principe comparable au principe de "diffusion" morpho-dynamique" engendre une forme globale de la mêlée qui ne peut pas être directement déduite des interactions locales entre combattants.

Fabbri distingue soigneusement la "formation" et la "mêlée", dans le même sens que DB distinguait le genre et le registre : la formation est une "forme" de la bataille pré-construite, codifiée et contraignante, alors que la mêlée donne lieu à des formes émergentes dans l'acte conflictuel ; et même, pourrait-on dire, le modèle ne peut se dégager que par négation et oubli de ce qui le compose (les multiples interactions conflictuelles et stratégiques) : tout comme dans les portraits d'Archimboldo, il faut à tout moment choisir entre voir le détail des traits constitués

par des légumes et voir le visage dans son ensemble. Mais du même coup, le modèle de la mêlée, comme émergence dans l'acte, confirme l'exigence de réflexivité dans la stabilisation de la nouvelle forme : elle "se fait" globalement en même temps que les combattants "la font" dans le détail.

MODÈLES DE L'ACTE

Je retiendrai ici trois contributions complémentaires : celles de Zinna, de Rastier et de Bordron.

Pour Zinna, la définition minimale de l'acte, c'est le passage de l'immanence à la manifestation : agir sémiotiquement, en somme, pour un pur hjelmslevien, c'est manifester (c'est dire que les révoltés de 68 étaient bien injustes à l'égard du structuralisme, quand ils disaient que les structures ne descendent pas dans la rue : mais si, elles "manifestent" !). Zinna introduit une distinction supplémentaire, entre l'analyse générale (qui fait passer de la manifestation à l'immanence, par réduction descendante) et l'analyse particulière (qui fait passer de l'immanence à la manifestation, par segmentation ascendante).

Mais "manifester", bien entendu, ce n'est aussi simple qu'il y paraît, puisqu'entre l'immanence et la manifestation, en effet, une zone intermédiaire très intéressante apparaît : d'une part, c'est la zone praxéologique, celle du "modus opérandi" de l'acte, celle du contrôle et de la technique qui permet d'ancrer dans un substrat (sur un support, par exemple) la manifestation ; mais d'autre part, c'est aussi, comme dirait Malharmé, le coup de dés, l'instant du hasard : au moment du passage à l'acte, une ouverture, une brèche apparaît dans les déterminations sémantiques.

Zinna s'efforce de réduire cette ouverture dans le cadre d'un propos strictement hjelmslevien, en opposant la "variation collective" qui se nomme "usage" ou "norme", et la "variation individuelle" qui se nomme "acte" (et qui se définit par sa relative indétermination, par un quantum de hasard). Le modèle de la mêlée montre pourtant que l'acte collectif existe tout aussi bien, et que le "collectif" n'est pas obligatoirement du côté de l'usage et de la norme. La différence pertinente, probablement, tient dans le point de vue : une fois le discours fait, il se range dans les classes d'usage et de norme ; mais au moment de l'acte, qu'il soit individuel ou collectif, il est ouvert à toutes les émergences de formes.

Pour Rastier, le modèle minimal de l'acte sémiotique, c'est la mise en relation de signifiants entre eux, de signifiés entre eux, ou de signifiants et de signifiés. Il récuse la définition de l'acte comme passage de l'"être" au "paraître", de l'"en puissance" à l'"effectuation", et

donc, par suite, comme passage de l'immanence à la manifestation (sans le dire aussi clairement).

Le propos est quelque peu problématique, en ce sens qu'il présuppose et projette à la fois la différence entre expression et contenu : d'un côté, c'est de toute évidence l'acte de mise en relation qui détermine la différence entre expression et contenu, entre signifiés et signifiants; mais de l'autre, si on peut parler de mise en relation de signifiants entre eux, ou de signifiés entre eux, c'est bien qu'on peut aussi postuler l'existence de signifiants et de signifiés antérieurement à la mise en relation. Passons, nous avons oublié de poser la question à Rastier : on peut à la rigueur imaginer que ceux-ci sont des signifiants et signifiés locaux, propres aux unités de la langue, alors que ceux-là sont des signifiants et signifiés globaux, propres aux formes globales du texte (???)

Si on rapporte cette position à celle de Zinna, on voit tout de suite le chiasme : Zinna présuppose l'existence des plans de l'expression et du contenu, sur lesquels l'acte sémiotique n'a aucune prise, et place l'acte entre l'immanence et la manifestation ; Rastier récuse la pertinence linguistique et sémiotique de la différence entre immanence et manifestation (c'est une différence qui n'appartient pas à la sphère de l'acte sémiotique, qui reste inaccessible à l'acte sémiotique), et il place l'acte entre expression et contenu textuels.

En somme, quand on veut modéliser l'acte sémiotique, on le place toujours entre deux dimensions, et on postule l'existence stabilisée des autres dimensions, placées hors de la sphère de l'acte sémiotique.

C'est semble-t-il ce type de difficulté et d'aporie que JFB s'efforce de traiter avec le modèle de la "prise". Rappelons les éléments du problème à traiter.

JFB distingue deux approches possibles de l'acte : une approche par les rôles et les "places", et une approche par les tensions et les "forces".

La métaphore du tir à l'arc a pour objet de fixer cette différence.

Du point de vue des rôles et des places, l'acte de tirer à l'arc se décrit comme une scène actantielle : un tireur, un arc et une cible (quelque chose d'assez proche de la structure actantielle "positionnelle", source, cible et contrôle. Cette version "positionnelle" installe par rapport à l'acte une perspective actantielle, donnant lieu à une orientation subjective.

Du point de vue des tensions et des forces, l'acte de tirer à l'arc se décrit comme une tension suivie d'un relâchement, la venue en présence de quelque chose qui était en puissance dans la tension. Cette version "puissancielle" installe par rapport à l'acte un observateur sensible extérieur, et par conséquent une perspective "tensive", reposant sur un effet de présence.

Mais ce qui intéresse Bordron, c'est l'aporie impliquée dans cette alternative : si on adopte la version "positionnelle" et la perspective "subjective", on laisse échapper la dynamique ; si on adopte la version "tensive", on laisse échapper l'orientation subjective et la perspective actantielle. D'où l'idée d'un processus commun et médiateur, la "prise" de forme : l'acte prend

forme comme un processus de stabilisation iconique, et on associe alors la version “positionnelle” et actantielle, et la version “tensive” et “puissancielle” dans un même scénario, qui est la “technique” (à rapprocher de la “praxéologie” de Zinna).

MODÈLE DE L'ACTIVITÉ

Tanguy Wetengel propose une modélisation de l'activité qui part des principes suivants:

- Modéliser, c'est définir par réduction aux conditions nécessaires pour que l'activité ait lieu : un acte de sélection reposant sur un principe de pertinence.

- Par conséquent, tous les éléments du modèle sont définis en rapport avec l'activité ; par exemple, quand on distingue dans un objet, deux facettes, la facette “état” et la facette “propriété”, on oppose en fait la facette de l'objet qui est sensible à l'activité, qui est instable et susceptible d'être modifiée (l'état), et celle qui est insensible à l'activité, qui est stable et qui résiste à toute transformation (sauf celle qui détruit l'objet lui-même ou qui substitue un objet à un autre).

- Le modèle de l'activité est non réflexif (on ne cherche pas à rendre compte de ce que l'opérateur sait de ce qu'il fait, mais seulement de ce qu'il fait).

- La description (sémiotique, par exemple) n'est qu'une activité finalisée parmi d'autres, une manipulation de l'objet qui obéit à ses propres règles de pertinence, qui délimite les propriétés de l'objet pertinentes pour son propre modèle d'activité.

La modélisation de l'activité (et non de l'objet sémiotique lui-même) produit donc un modèle de “ce qu'on fait avec l'objet” (décrire, consommer, utiliser, construire, etc.).

Il faudrait ajouter à ces conditions deux observations complémentaires :

- 1- L'activité n'invente pas les propriétés de la sémiotique-objet : au moment de la modélisation, elle est un filtre qui permet de sélectionner celles qui sont pertinentes ; par conséquent la sémiotique-objet comprend déjà les éléments des modèles virtuels dans lesquels elle sera impliquée : les modèles virtuels, en somme, seraient constitutifs de la morphologie de la sémiotique-objet, sous la forme de morphologies alternatives.

- 2- Par conséquent la modélisation d'une activité particulière est inévitablement impliquée elle-même dans un dialogue entre activités, entre des discours sur les activités, et entre des univers de pertinence. On rejoint ainsi la proposition de Calame, qui consiste à faire de la “description méta-sémiotique”, et du discours de modélisation anthropologique, un discours parmi d'autres, en relation permanente de traduction, chacun construisant une fiction de l'objet

de l'autre discours.

On peut s'arrêter sur ce point, car c'est en somme le point d'aboutissement de la réflexion sur la modélisation sémiotique en acte, qui engendre en fin de compte une modélisation de l'acte sémiotique : le discours sémiotique se trouve alors situé, segmenté en description, explication, production, optimisation, travail, etc. chaque type d'acte répondant à des conditions particulières de "mise en scène" de l'objet. C'est à ce point qu'il faut commencer à chercher un autre sujet pour les séminaires à venir, puisque l'effort accompli arrive à son terme : penser l'acte sémiotique dans sa diversité située, et relative à une pratique culturelle, à une praxéologie et à un univers de valeurs.